

Jérusalem par Lamartine

Cet espace est **inondé** déjà de la lumière **ondoyante** et vaporeuse du matin; après les collines inférieures qui sont sous nos pieds, **roulées** et **brisées** en blocs de roches grises et **concassées**, l'œil ne distingue plus rien que cet espace éblouissant et si semblable à une vaste mer, que l'illusion a été pour nous complète, et que nous avons cru discerner ces intervalles d'ombre **foncée** et de plaques mates et argentées, que le jour naissant fait briller ou fait assombrir sur une mer calme. Sur les bords de cet océan imaginaire, un peu sur la gauche de notre horizon, et environ à une **lieue** de nous, le soleil brillait sur une tour carrée, sur un **minaret** élevé, et sur les larges murailles jaunes de **quelques** édifices qui couronnent le sommet d'une colline basse, et dont la colline même nous dérobait la base: mais à **quelques** pointes de minarets, à **quelques** créneaux de murs plus élevés, et à la **cime** noire et bleue de **quelques** dômes qui pyramidaient derrière la tour et le grand minaret, on reconnaissait une ville dont nous ne pouvions découvrir que la partie la plus élevée, et qui descendait le long des flancs de la colline.

Ce ne pouvait être que Jérusalem; nous nous en croyions plus éloignés encore, et chacun de nous, sans oser rien demander au guide, de peur de voir son illusion détruite, jouissait en silence de ce premier regard jeté à la dérobée sur la ville, et tout m'inspirait le nom de Jérusalem. C'était elle! Elle se détachait en jaune sombre et **mat**, sur le fond bleu du firmament et sur le fond noir du mont des Oliviers.

Nous avons arrêté nos chevaux pour la contempler dans cette mystérieuse et éblouissante apparition.

Le soleil laissait dans l'ombre son flanc occidental; mais rasant de ses rayons verticaux sa cime, semblable à une large coupole, il paraissait faire nager son sommet transparent dans la lumière, et l'on ne reconnaissait la limite indécise de la terre et du ciel qu'à **quelques** arbres larges et noirs plantés sur le sommet le plus élevé, et à travers lesquels le soleil faisait passer ses rayons. C'était la montagne des Oliviers; c'étaient **ces** oliviers **eux-mêmes**, vieux témoins de tant de jours écrits sur la terre et dans le ciel, arrosés de larmes divines, de sueur, de sang, et de tant d'autres larmes et de tant d'autres sueurs, depuis la nuit qui les a rendus **sacrés**.

Un petit mur de pierre(s) sans ciment entoure ce champ, et huit oliviers, espacés de trente à quarante pas les uns des autres, le couvrent presque tout entier de **leur ombre**. Ces oliviers sont au nombre des plus gros arbres de cette espèce que j'**aie** **jamais** rencontrés: la tradition fait remonter leurs années jusqu'à la date mémorable de l'agonie de l'homme-Dieu qui **les** a **choisis** pour cacher **ses** divines angoisses. **Leur** aspect confirmerait au besoin la tradition qui les vénère; **leurs** immenses racines, comme les accroissements **séculaires**, ont soulevé la terre et les pierres qui les recouvraient, et, s'**élevant** de plusieurs pieds au-dessus du niveau du sol, présentent au pèlerin des sièges naturels, où il peut s'agenouiller ou s'asseoir pour recueillir les saintes pensées qui descendent de **leurs** **cimes** silencieuses.

Un tronc noueux, cannelé, creusé par la vieillesse comme par des rides profondes, s'élève en large colonne sur ces groupes de racines, et, comme accablé et penché par le poids des jours, s'incline à droite ou à gauche, et laisse pendre ses vastes rameaux entrelacés, que la hache a cent fois retranchés pour les rajeunir. Ces rameaux vieux et lourds, qui s'inclinent sur le tronc, en portent d'autres plus jeunes qui s'élèvent un peu vers le ciel, et d'où s'échappent quelques tiges d'une ou deux années couronnées de quelques touffes de feuilles, et noircies de quelques petites olives bleues qui tombent, comme des reliques célestes, sur les pieds du voyageur chrétien. J'ai fermé un moment les yeux, je me suis reporté en pensée à cette nuit, veille de la rédemption du genre humain, où le Messager divin avait bu jusqu'à la lie le calice de l'agonie, avant de recevoir la mort de la main des hommes, pour salaire de son céleste message [...]

Lamartine (Alphonse de)
(D'après un **article** paru en 1834)

[Je demandai ma part de ce salut qu'il était venu apporter au monde à un si haut prix; je me représentai l'océan d'angoisses qui dut inonder le cœur du Fils de l'homme quand il contempla d'un seul regard toutes les misères, toutes les ténèbres, toutes les amertumes, toutes les vanités, , toutes les iniquités du sort de l'homme. Je me relevai, et j'admirai combien ce lieu avait été divinement prédestiné et choisi pour la scène la plus douloureuse de la passion de l'homme-Dieu.

J'aurais, moi, humble poète d'un temps de décadence et de silence, j'aurais, si j'avais vécu à Jérusalem, choisi le lieu de mon séjour et la pierre de mon repos précisément où David choisit le sien à Sion. Que ne puis-je l'y retrouver, pour chanter les tristesses de mon cœur et celles du cœur de tous les hommes dans cet âge inquiet, comme il chantait ses espérances dans un âge de jeunesse et de foi !.

Mais il n'y a plus de chant dans le cœur de l'homme, car le désespoir ne chante pas.

Extrait de "Voyage en Orient", 1835,

🚩 **Que j'aie** ... le subjonctif s'impose à cause de « jamais », ici adverbe de temps de sens positif - qui n'est pas une négation (nous pourrions y revenir oralement).

En cas d'hésitation j'ai / j'aie, mettre la phrase au pluriel

- Que nous ayons vues → que j'aie
- Que nous avons vues → que j'ai

Notez encore qu'on pourrait avoir ne Jamais : que je n'aie jamais vues mais l'expression n'a plus tout à fait le même sens

Le Voyage en Orient (1835) est la première grande œuvre en prose de Lamartine. Le poète s'y révèle un admirable descripteur de la montagne libanaise, mais aussi de Constantinople, dont il donne une image apaisée, à l'opposé du « despotisme » dont parlait Chateaubriand. Tout en s'affichant encore en pèlerin chrétien visitant la Terre sainte, Lamartine s'intéresse à l'islam et souligne les points communs que cette religion peut avoir avec le christianisme, dont il a une vision non dogmatique, ouvrant en cela la voie à la réflexion sur un Orient de la pluralité religieuse.

Le Voyage en Orient marqua les débuts de Lamartine en tant que prosateur, lui qui était alors essentiellement connu comme poète ; ce fut aussi, notamment grâce au "Résumé politique" placé à la fin de l'ouvrage, un maillon essentiel qui permit à son auteur d'accéder au pouvoir, en 1848. Les paysages qu'il décrit, les poèmes qu'il égrène ici et là, les portraits qu'il dessine, notamment celui de lady Esther Stanhope, les récits qu'il intercale, notamment ses "Fragments du poème d'Antar", les notes religieuses ou politiques, celles sur la Serbie ou bien le "Résumé politique", font tout le charme de ce vaste panorama qu'est le Voyage en Orient.

Au cours de son voyage en orient (1832-1833), Alphonse de Lamartine a fait escale en Grèce - qui le déçoit quelque peu , il parcourt ensuite la Palestine et la Galilée. La mort de sa fille unique, Julia, à 11 ans, décédée à Beyrouth, lui laissera un goût amer.

Il publie ce récit en 1835 sous le titre « *Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient* »

Alphonse de Lamartine (1790-1869)

Lamartine est né à Mâcon, tout à la fin de 1790. Son grand-père avait exercé autrefois une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La Révolution frappa sa famille comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de M. de Lamartine le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père.

Au sortir de la Terreur, et pour traverser les années encore difficiles qui suivirent, ses parents vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly que le poète a chantée et décrite dans l'Harmonie intitulée : Milly, ou la terre natale. Il passa là avec ses sœurs une longue et innocente enfance, libre, rustique, sous les yeux d'une mère aussi distinguée par ses qualités du cœur que par l'esprit.

Il laissa cette vie domestique pour aller à Belley, au collège des Pères de la Foi ; moins heureux qu'à Milly, il y trouva cependant du charme, des amis qu'il garda toujours, des guides indulgents et faciles. Après le collège, vers 1809, il vécut à Lyon, et fit, dès ce temps, un premier et court voyage en Italie.

« Il fut ensuite à Paris, raconte M. Sainte-Beuve, versifiant beaucoup dès lors, jusque dans des lettres familières, songeant à la gloire poétique, à celle du théâtre en particulier ; d'ailleurs assez mécontent du sort, et trouvant mal de quoi satisfaire à ses goûts innés de noble aisance et grandeur. »

En 1813, la santé de M. de Lamartine s'altéra, il voyagea en Italie. Au retour de ce voyage, il revient en Bourgogne où il mène une vie oisive et de séducteur.

En 1816, il se rend à Aix-les-Bains pour soigner une dépression. C'est ici, au bord du lac du Bourget, qu'il rencontre l'amour de sa vie, Julie Charles, malade de tuberculose. C'est un amour impossible et tragique, car non seulement Julie est mariée, mais elle meurt un an après leur rencontre. La douleur de ce drame lui inspire **Les Méditations poétiques** publiées en 1820. Le succès est immédiat et immense.

Ce recueil dans lequel Lamartine livre ses émotions les plus intimes, marque le début du Romantisme. Il devient un exemple pour toute la génération romantique, de Victor Hugo à Saint Beuve.

La même année 1820, docile aux désirs de sa famille, M. de Lamartine profita de sa réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique, et il fut attaché à la légation de Florence. La renommée, un héritage opulent avec une jeune noble, un mariage conforme à ses inclinations, tout lui arriva presque à la fois.

En 1823, il publie les Nouvelles Méditations poétiques et La Mort de Socrate.

En 1829, après un premier échec, il est élu à l'Académie française.

Les Seconde Méditations publiées en 1823 furent suivies de la Mort de Socrate, et du Dernier Chant d'Harold. Dans ce poème sur Byron, M. de Lamartine ayant apostrophé avec énergie l'Italie

Lamartine (Alphonse de)
(D'après un **article** paru en 1834)

sur sa décadence et son esclavage, fut provoqué en duel par le colonel Pépé ; le poète fut blessé au bras. Il revint à Paris, après sept ans d'absence.

En 1829, après un premier échec, il est élu à l'**Académie** française. **En 1830** eut lieu sa réception à l'Académie française ; et dans la même année, quelques mois avant la révolution de juillet, on publia ses Harmonies poétiques et religieuses.

Après l'avènement de Louis Philippe, il démissionne de la diplomatie. De 1832 à 1833, il voyage en Orient avec sa femme et sa fille. Lamartine a été envoyé à la chambre des députés par les électeurs de la ville de Dunkerque ; son élection a eu lieu en 1833, tandis que le poète parcourait l'Orient.

Le décès de sa fille Julia, lors de ce voyage marquera à nouveau le poète. Il publie, en 1835, « Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient » ou « Voyage en Orient »

De retour en France, il entre en politique. De 1833 à 1851, il est élu député à l'Assemblée constituante. Sa pensée politique évolue pendant ces années du royalisme au républicanisme. **A partir de 1842**, c'est une figure influente dans le parti d'opposition au régime. Il joue un rôle capital au moment de la **Révolution de 1848** et la **proclamation de la République**. Il est membre du gouvernement provisoire et Ministre des Affaires étrangères. Cependant, après sa lourde défaite lors de l'élection présidentielle de décembre 1848 qui porte au pouvoir Louis Napoléon Bonaparte, il se retire de la scène publique. Sa vie politique est terminée.

La fin de la vie de Lamartine est marquée par des problèmes d'argent, dus à sa générosité et à son goût pour les vastes domaines. Il revient un temps aux souvenirs de jeunesse avec Graziella, Raphaël, mais doit très vite faire de l'alimentaire. La qualité de ses œuvres s'en ressent rapidement, et désormais les productions à la mesure du poète, telles que La Vigne et la Maison (1857), seront rares.

Moqué pour ses souscriptions à répétitions et ses œuvres de circonstance (surnommé « tire-lyre »), oublié du monde politique, il prophétise la carrière politique d'Émile Ollivier. À la fin des années 1860, quasiment ruiné, il vend sa propriété à Milly et accepte l'aide d'un régime qu'il réprouve mais qui le loge gracieusement à Paris, dans un chalet du Bois de Boulogne situé au bout de l'actuelle avenue Henri Martin.

C'est là, au 135 avenue de l'Empereur, non loin de l'actuel square Lamartine, qu'il **meurt le 28 février 1869**, deux ans après une attaque l'ayant réduit à la paralysie.

Ses funérailles, à Mâcon ne sont suivies d'aucun ancien responsable républicain de 1848, à l'exception d'Émile Ollivier, que l'on peut considérer comme son fils spirituel (il lui succédera d'ailleurs à l'Académie française).

Il repose dans le caveau familial au cimetière communal, le long du mur du parc du château de Saint-Point qu'il a habité et transformé depuis 1820.

.

La maison de Lamartine est à Saint-Point. Il a chanté cette retraite dans ces vers de ses Harmonies, adressés à Victor Hugo :

Je sais sur la colline

Lamartine (Alphonse de)
(D'après un **article** paru en 1834)

Une blanche maison ;
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.
Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser ;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

Le clocher du village
surmonte ce séjour,
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour !

...

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers.

...

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée,
Couvre, après la journée,
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil ;
Là tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance !
Tout parle de réveil !

...

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme, recueillie,
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords !

Quelque ; quel que

Lamartine (Alphonse de)
(D'après un **article** paru en 1834)

Homonymes quelque, quelques, quel que, quels que, quelle que

✓ **Quelque(s)**

Adjectif indéfini, il fait partie du groupe nominal.

Exemple : J'ai ramassé quelques champignons = plusieurs champignons

J'ai perdu quelque argent = un peu d'argent

J'ai rencontré quelque camarade = un certain camarade, / quelques camarades = plusieurs

✓ **quelque** : adverbe, toujours invariable.

- Il peut être placé devant un déterminant numéral (vingt, trente, etc.).

Dans ce cas, il signifie « **environ** »

Exemple : « Nous avons économisé quelque cent dollars ».

- **Devant un adjectif**, on peut le remplacer par **si** ou **aussi**.

Exemple : Quelque serrées que soient les mailles de ce filet, le poisson nous a échappé.
(Aussi serrées que soient les mailles de ce filet).

✓ **Quel(s) que, quelle(s) que** :

Formés de deux mots, ce sont des adjectifs relatifs.

Toujours placés devant le verbe être à la **3ème personne du présent du subjonctif**, ils s'accordent en genre et en nombre avec le mot qu'ils représentent.

Exemple : Quelle que soit la raison... Quelles que soient les raisons...

❏ QUEL, quelle // QU' ELLE, qu' elles

quel : déterminant interrogatif, exclamatif ou indéfini.

Il détermine un nom et s'accorde avec lui : « Quelle est cette fleur ? ».

Il peut être attribut du sujet dans une subordonnée complétive interrogative indirecte ; dans ce cas, il prend le genre et le nombre du sujet : « Je vous demande quel est le nom de cette fleur ».

Il prendra donc l'une ou l'autre de ces formes : quel (masculin singulier), quels (masculin pluriel), quelle (féminin singulier) ou quelles (féminin pluriel).

qu'elle(s) : pronom relatif ou conjonction que (e élide devant une voyelle) suivi du pronom personnel elle (3e personne du singulier) ou elles (3e personne du pluriel).

- 🌈 On peut remplacer qu'elle et qu'elles par qu'il ou qu'ils. Vous voyez qu'elles sont venues. - Vous voyez qu'ils sont venus.